

MIHAI EMINESCU

LE PAUVRE DIONIS*

... De même, lorsque je ferme un œil, ma main me paraît plus petite que si je la regarde avec mes deux yeux. Si j'en avais trois, je la verrais plus grande encore, et plus j'aurais d'yeux, plus les objets qui m'entourent me paraîtraient grands. Malgré cela, *né* avec mille yeux, environné d'apparitions gigantesque, il suffirait que leurs proportions demeurent constantes par rapport à moi-même pour qu'elles ne semblent ni plus grandes, ni plus petites qu'aujourd'hui. Imaginons le monde réduit aux dimensions d'une balle de plomb, et tout ce qui le compose diminué à la même échelle; ses habitants, à supposer qu'ils soient doués d'organes comme les nôtres, comprendraient toutes choses exactement de la manière dont nous les comprenons, et en proportion. Ensuite, figurons-nous ce monde *caeteris paribus*, mille fois plus grand; même résultat. Toutes proportions gardées, un monde mille fois plus grand serait pour nous l'équivalent d'un monde mille fois plus petit. Ainsi donc les objets que je regarde, vus avec un seul œil, sont petits ; avec deux yeux, plus grands ; quelle est leur grandeur absolue? Qui sait? Nous vivons peut-être dans un monde microscopique, et la forme de nos yeux le fait voir comme nous le voyons... Qui sait? Peut-être que chacun de nous voit les choses, entend les sons à sa manière, différente des autres — et seul le langage unifie notre entendement, donnant tel nom à un objet que chacun de nous perçoit à sa façon... Le langage? Même pas. Car le son même des mots varie sans doute selon l'ouïe de chacun — et seul l'individu, resté à lui-même, l'entend toujours de la même manière...

D'un espace que nous imaginons sans bornes, chaque fragment si grand ou si petit qu'il soit, que serait-il sinon une goutte, par rapport à l'illimité? Et tout intervalle de temps, grand ou petit, de l'éternité sans commencement ni fin, est-il rien d'autre qu'un instant suspendu? Voyons un peu: en supposant réduits le monde aux dimensions d'une goutte de rosée, et les rapports de temps à une goutte de durée, les siècles ne seraient plus, dans l'histoire de ce monde microscopique, que des secondes au cours desquelles les hommes travailleraient et penseraient tout autant que dans nos ères humaines; ces ères seraient pour eux aussi longues que nous paraissent les nôtres. Dans quel minuscule infini iraient se perdre les millions d'infusoires que seraient ces penseurs, dans quel infini de temps, leurs instants de joie — et tout cela serait exactement pareil à aujourd'hui ... En fait, le monde est bien le rêve de notre âme. Ni le temps, ni l'espace n'existent — sinon en nous-mêmes. Passé et avenir sont en moi comme la forêt dans un gland, et l'infini aussi, tel le reflet d'un ciel étoilé dans une goutte de rosée. Si nous apprenions le secret qui nous permette d'entrer en rapport avec ces deux ordres de choses cachés en nous, secret que possédaient peut-être les mages d'Égypte et d'Assyrie, alors, plongeant dans les profondeurs de notre âme, nous pourrions vivre effectivement dans le passé ou habiter le monde des étoiles et du soleil, Quel dommage que se soient perdues les sciences de la nécromancie, de l'astrologie — qui sait les mystères qu'elles auraient pu nous révéler ! Si l'univers est un rêve — ne pourrions-nous pas ordonner la succession de ses phénomènes à notre

* Extrait de la nouvelle Le Pauvre Dionis, publié en Roumaine en 1872 traduit en "Revue roumaine", no.5-6/1989, pp.53-64.

guise? Il n'y a pas de passé — conséquence et succession sont dans notre esprit; toujours pareilles, les causes des phénomènes pour nous consécutifs existent et agissent simultanément. Vivre au temps de Mircea le Grand, d'Alexandre le Bon — serait-ce vraiment impossible? Le point mathématique se perd dans sa structure illimitée, l'instant dans sa divisibilité infinitésimale, que rien n'arrête jamais. Dans ces atomes d'espace et de temps, que d'infini ! Si je pouvais me perdre ainsi dans l'infini de mon âme, jusqu'à cette phase de son émanation, par exemple, que l'on appelle l'époque d'Alexandre le Bon ... et pourtant.

À juste titre, le lecteur aura hoché la tête et se sera demandé: quel était le mortel dont l'esprit roulait ce genre de pensées? L'existence abstraite de ces réflexions prenait sa source dans une tête aux cheveux ébouriffés et sauvages, coiffée d'un bonnet de fourrure d'agneau, enfoncé jusqu'au yeux. Il faisait nuit, une pluie fine tombait sur les rues non pavées, étroites et fangeuses, sur l'entassement de petites maisons mal bâties qui forme, pour l'essentiel, la capitale de la Roumanie. Et les flaques de boue, aspergeant l'audacieux qui se confiait à leurs ondes traîtresses, se voyaient piétinées par de gros souliers qui auraient défié jusqu'au déluge — d'autant plus que s'y ajoutaient des tiges de bottes où jambes et pantalon s'enfouissaient au premier signe de mauvais temps. On voyait l'ombre de notre héros s'effacer sous le ruissellement de la pluie, qui finit par faire ressembler sa tête à celle d'un bœuf trempé, et c'était à se demander ce qui résistait le mieux à ces torrents, de ses vêtements mouillés ou de sa métaphysique. Les larges carreaux mal lavés des bistrotts et des échoppes filtraient une lumière sale, affaiblie par les gouttes de pluie dégoulinant le long des vitres.

Ça et là, un passant à l'esprit romantique cheminait en sifflotant ; un croquant en ribote poursuivait sa conversation avec les murs et le vent; des femmes glissaient, le visage encapuchonné, ombres fuyantes dans l'espace brumeux, pareilles aux sombres dieux des épopées nordiques ... Par la porte ouverte d'une gargote fusait le son d'un violon torturé. Notre métaphysicien s'approcha pour mieux voir, et la lumière jaillissant par l'embrasure le frappa en plein visage. Il n'était pas laid à voir, celui de Dionis. Un peu las, mais si jeune encore; cette douceur d'un blanc meurtri que prend le marbre dans l'ombre, des yeux en amande, de ce noir intensément voluptueux qu'a le velours de soie ... Ces yeux semblaient nager dans leurs orbites — et un sourire à la fois malicieux et d'une extrême innocence détendit ses traits devant le spectacle qui lui était offert. Qu'était-ce donc? Un petit Tzigane, sous un chapeau dont les bords figuraient assez exactement l'infini, chaussé de souliers où il aurait pu entrer tout entier et affublé d'une veste, sans doute d'emprunt, qui lui pendait aux talons, taquinait de ses petits doigts secs, crispés sur un archet dégarni, des cordes au son faux qui grinçaient nerveusement, tandis qu'autour de lui trépignait un grand Hongrois, nu-pied dans de larges savates bourrées de paille. Pour désagréable que fût le spectacle au sens esthétique de notre voyageur, l'effet en fut salutaire, car arraché à ses rêveries métaphysiques, il s'aperçut enfin que la pluie l'avait trempé jusqu'aux os. Il entra donc dans un café voisin pour se sécher. Lorsqu'il l'enleva, son bonnet de fourrure à longs poils dégagea un front net, blanc, bombé, en parfaite harmonie avec le visage décidément sympathique de notre jeune ami. Il est vrai que les cheveux un peu trop longs descendaient en mèches folles jusque sur les épaules, mais comme ils étaient secs, noirs et bien fournis, le visage délicat, encore puéril, n'en ressortait que mieux. Le jeune garçon suspendit son manteau mouillé à une patère et sitôt perçu l'arôme enivrant du café chaud, ses yeux tendres et brillants retombèrent dans cette rêverie intense qui

convient parfois si bien aux enfants, car le sérieux, par contraste, sied aux jeunes visages. Entre ces murs enfumés, imprégnés par l'odeur du tabac, le bavardage des joueurs de domino et le battement cadencé de l'horloge, des lampes somnolentes répandaient dans l'air pesant des rayons de clarté jaunâtre. Du bout de son crayon, Dionis traçait des formules mathématiques sur la vieille table de bois poli, en souriant de temps à autre. Ce sourire était particulièrement candide, empreint de douceur, dirions-nous, et malgré tout d'une mélancolie profonde. À son âge, la tristesse est comme le signe distinctif des orphelins; il l'était en effet, son existence étant de celles — si nombreuses chez nous — qui n'ont aucune perspective et, de plus, il manquait entièrement d'intérêt pour les réalités positives. Au début de ce texte, nous avons surpris quelques-unes des pensées qui l'habitaient d'ordinaire; avec une tête ainsi faite on n'arrive pas loin, surtout lorsqu'on est pauvre — et Dionis l'était.

Son caractère aidant, il le devenait d'ailleurs de plus en plus. Jeune — moins de dix-huit ans peut-être — ce qui n'arrangeait rien. . . quel avenir se dessinait-il devant lui? Un copiste réduit à étudier seul, à ses moments perdus ... cette liberté de choix dans les disciplines de la culture le poussait à ne lire que ce qui répondait à son humeur rêveuse. Problèmes mystiques, subtilités métaphysiques attiraient sa pensée comme un aimant — s'étonnerait-on que pour lui le rêve fût la vie, et la vie un rêve? Qu'il devint superstitieux? Il s'était souvent figuré ses années à venir: tristes, longues, monotones — une feuille sur l'eau. Sans amour — parce que seul au monde — et d'ailleurs recherchant la solitude; incapable, par nature, d'améliorer son sort, il savait bien que dans « cet ordre-ci de la réalité », comme il l'appelait, ni sourire ni larmes ne viendraient lui répondre — il s'éteindrait sans avoir éveillé d'affection ni de haine, comme une étincelle que nul ne remarque — nul au monde. Un logis d'ermite; un recoin sombre, envahi de toiles d'araignées, au fond d'un bureau d'enregistrement; l'ambiance oisive et flegmatique des cafés, — c'était là toute sa vie. Se demandait-on seulement s'il avait un cœur? S'il n'avait pas envie, lui aussi, d'être bien habillé, comme on le demande à tant d'autres enfants — s'il ne rêvait pas d'aimer? Aimer — souvent son cœur se serrait à cette pensée. Comme il aurait su aimer ! Comme il aurait adoré, vénéré, choyé celle qui lui aurait donné son cœur ! Souvent il se l'imaginait, ombre argentée au visage pâle, aux cheveux d'or — les créatures de rêve sont toujours blondes — il lui semblait déjà sentir ses petites mains fines et chaudes dans les siennes, il aurait couvert ses yeux de baisers et sa propre vie, sa substance, son âme même se seraient dissoutes à force de la regarder — de la regarder éternellement.

Ça et là, on voyait attablés des joueurs hirsutes, serrant leurs cartes d'une main tremblante et de l'autre faisant claquer fiévreusement leurs doigts avant chaque coup, remuant leurs lèvres sans proférer un son ou aspirant bruyamment, de temps à autre, une gorgée de café ou de bière dont ils avaient fait provision devant eux — pour marquer leur triomphe ! Dans la pièce d'à côté, un quidam traçait des chiffres à la craie sur le tapis vert du billard; un autre, son gibus repoussé vers la nuque, mais au dos, tenant à la bouche un cigare dont l'indépendance n'avait pour bornes que les lèvres de son possesseur, examinait — du diable si c'était par curiosité ou par désœuvrement ! — un portrait de Dibici-Zabalkanski, suspendu au mur enfumé. Fidèle interprète du temps, l'horloge fit tinter douze coups de sa voix métallique pour annoncer au monde, qui s'en moquait bien, que la douzième heure de la nuit venait de s'écouler. Dionis décida de s'en retourner chez lui. Dehors la pluie avait cessé et la lune glissait, froide et pâle, parmi les entrelacs et les vagues de nuages violacés, presque noirs ... Dans un

jardin à l'abandon, où le chiendent et les herbes folles poussaient en touffes d'un noir verdâtre, brillèrent les vitres cassées d'une vieille maison; le toit de bardeaux s'effritait sous une couche de mousse, que le clair de lune semblait avoir recouvert de gelée blanche. Un escalier de bois menait à l'étage supérieur. Ouverte et ne tenant plus qu'à un gond, la porte du balcon oscillait en grinçant ; les marches étaient sales et vermoulues — ça et là il en manquait, il fallait les enjamber ; le balcon de bois chancelait tout entier sous les pas. Dionis traversa les buissons et les herbes folles du jardin, longea les clôtures affaissées et monta vivement l'escalier. Pas une porte n'était fermée. Il entra dans une chambre haute, vaste et presque vide. Sur les murs, l'eau de pluie coulant du grenier avait laissé des traînées noires; des moisissures verdâtres collaient à la couche de chaux; les châssis des fenêtres semblait plier sous le poids de la maçonnerie et il ne restait plus des barreaux de fer absents que des chicots rouillés, enfoncés dans le bois pourri. Aux coins du plafond soutenu par des poutres sombres, les araignées exerçaient leur silencieuse et paisible industrie; sur le plancher, dans un coin de la pièce, dormaient empilés quelques centaines de vieux livres, grecs pour la plupart, regorgeant de science byzantine; dans un autre angle, un lit, c'est-à-dire quelques planches clouées sur deux traverses et recouvertes d'une paille et d'une courteline rouge. Devant le lit, une table en désordre, au bois fendillé et tout tailladé d'inscriptions latines et gothiques; sur elle, des feuilles de papier, de vers, des journaux déchirés, des brochures éphémères, de celles que l'on distribue gratis, enfin un désordre vraiment barbare. La lune déversait de fantastiques lueurs par les hautes fenêtres, couvrant de blancheur le plancher que l'on aurait cru passé à la craie; sur les murs désolés, elle projetait deux grands rectangles d'argent ; les toiles d'araignée scintillaient gaiement et au-dessus des livres endormis dans leur coin, on percevait une insaisissable présence humaine. Il y avait là, suspendu à un clou, le portrait grandeur nature d'un jeune homme qui pouvait avoir quelque dix-huit ans; longs cheveux noirs, lèvres rosées et fines dans un visage gracile, très pâle, grands yeux bleus protégés par des sourcils épais et des cils bien fournis. Les yeux de cet enfant étaient si brillants, leur coloris tellement limpide qu'ils semblaient vous regarder avec une candeur et une tendresse toutes féminines. Le portrait représentait sans aucun doute un personnage en costume masculin, mais les petites mains blanches et gracieuses, la pâleur du visage à la fois éclatant, frêle et velouté, l'indicible profondeur du regard, le front lisse, étroit comme celui d'une femme, les cheveux ondulés, un peu longs, faisaient presque penser à une jeune fille en travesti. En rêveur qu'il était, Dionis s'arrêta devant ce portrait qui lui semblait s'animer sous la vive clarté de la lune ... le regard empreint d'une ferveur superstitieuse, il murmura d'une voix noyée de larmes: « Bonne nuit, père chéri ! » — l'ombre semblait lui sourire dans son cadre de bois — il s'approcha, puis baisa les mains du portrait, le visage, les lèvres, la flamme sombre des yeux. Éperdu d'amour pour un être qui avait cessé d'exister, il aurait prolongé à jamais cette nuit fraîche, purifiée par le clair de lune; il aurait voulu éternelle sa douce, son incompréhensible et bienheureuse folie. Tout son amour, il l'avait concentré sur ce portrait — seule forme de son existence solitaire — un portrait ! ... C'était bien, en effet, son père à l'âge qu'il avait maintenant lui-même. Sa mère, une grande jeune femme blonde aux yeux noirs, le lui avait souvent dépeint comme un très jeune homme, inexplicablement égaré dans le bas peuple. Réserve, taisant jusqu'à son nom, il logeait chez un vieux prêtre dont elle, Maria, était la fille. Et ils s'étaient aimés. Chaque jour, il lui promettait que le mystère de sa vie prendrait bientôt fin, qu'ils s'épouseraient, qu'un sort heureux

s'annonçait déjà pour elle. Mais un jour, il reçut une lettre cachetée de noir — l'ouvrit, la lut, la déchira en menus morceaux, et sa raison s'enfuit avec eux . . . D'après les lambeaux restants, on crut comprendre qu'il s'agissait de la copie d'un testament. Il était mort dans une maison de fous, . . . livide, muet jusqu'à sa dernière heure, soucieux aurait-on dit, de ne pas trahir quelque secret important.

Dionis était le fruit de ces amours.

Veuve, sa mère l'éleva de son mieux du travail de ses mains — de fines mains délicates — son visage sans couleurs, son regard sombre et tranquille ne s'animaient que pour lui — et devant le portrait. Tout enfant, Dionis admirait les grands yeux du tableau, qui luisaient si vivement dans leurs orbites.

— Que mon papa était beau ! disait-il en souriant, et sa mère, à l'entendre, essayait ses larmes en cachette.

— Ses yeux? n'est-ce pas, Dionis? — ses yeux!

— Oui, maman !

— Ses yeux ! ... Si tu les avais vus, rien qu'une fois, tu aurais cru les retrouver dans chaque étoile bleuissante au matin, dans chaque onde limpide, dans chaque frange de nuage. Il était si beau, cet enfant, et il est mort si jeune ! Vois-tu ses yeux se sont fixés à jamais dans les brumes de ma pensée ; c'est comme s'il y avait toujours sur la voûte sombre, parmi les nuages, deux étoiles, rien que deux étoiles meurtries ...

Puis elle le prenait dans ses bras, le cajolait, l'embrassait. Excepté ses yeux noirs, qui lui venaient d'elle, Dionis ressemblait trait pour trait au jeune homme du tableau. Elle l'éleva mal — comment s'en étonner? Elle l'aimait tant ! À son existence sans espoir, sans avenir, sans satisfaction, il apportait les seuls instants de joie; elle ne souffrait, ne se réjouissait qu'à travers les peines et les joies de son fils. Son âme était devenue le reflet mélancolique et voilé de cette âme enfantine. Telle pensée naïve qui avait traversé l'esprit du garçonnet, une parole, un rêve suffisaient à l'occuper — elle passait des jours et des nuits à méditer sur un mot étour-diment tombé de ces lèvres. Mais tant de privations la minaient, elle s'éteignit soudain. Dans son délire, elle prenait la main de l'enfant et la blottissait contre son sein, près du cœur, pour la réchauffer — un symbole de toute son existence!

C'était depuis lors que la physionomie de Dionis, son sourire, avaient pris cette teinte de douce tristesse qui le rendait séduisant, voire irrésistible aux yeux des ingénues des pensionnats. Lui cependant ne se doutait pas qu'on pût l'aimer — personne, à part sa mère, ne l'avait jamais fait — comment se serait-on attaché à *lui* tel qu'il était maintenant, seul, démuné, sans avenir ! « Tout être humain, se disait-il, a une famille, des amis, des parents à chérir; qui se soucie de mon sort? Je mourrai comme j'ai vécu, personne ne me plaindra, personne ne m'aura aimé. »

La lune disparut derrière un nuage noir qu'elle transperça par deux fois de longs éclairs de feu, la chambre s'assombrit et l'on m'y distingua plus le contour incertain du portrait, ni l'ombre élancée de Dionis. Il fit de la lumière.

Examinons maintenant le dénuement qu'éclaira la chandelle de suif, enfoncée dans le goulot d'une bouteille en guise de chandelier. Quel spectacle — et c'était là qu'il passait son temps, hiver comme été ! Sous le gel cinglant, on y entendait craquer les solives, le bois et les pierres; le vent aboyait parmi les haies et les branches enneigées. Dionis aurait voulu dormir, rêver, mais le froid glaçait ses paupières et voilait ses yeux. De plus, illusoire aux coudes et dehors, le vent semblait rire aux éclats sur son passage. On le croisait avec des sourires moqueurs ... Et cependant, au cours des longues nuit

d'hiver, ayant touché le fond même de la misère, croyez-vous qu'il fut triste? Bien au contraire, Il était parfaitement satisfait. Son esprit était habité par tout un univers de fantômes cocasses, plus biscornus, plus invraisemblables les uns que les autres. Souvent, il l'avait remarqué, ses pensées s'ordonnaient d'elles-mêmes en une succession de rythmes, en phrases rimées et il ne résistait plus, alors, au désir de les coucher sur le papier . . . c'était surtout la bouteille vide qui lui inspirait des réflexions mélancoliques .

Ah, bouteille! Tu n'es pleine que de suif, pauvre de toi!

Brûle doucement la mèche dans le cire grésillante . . .

Et malgré tant de misère va toujours, poète, chante,

Plus de sous depuis un siècle, plus de vin depuis un mois!

*Mon duché pour un cigare! La blancheur de ses nuages Les peindre à ma guise...
ô ! rêve ! Grince le battant plaintif, Des chats miaulent sous les combles — dans la
cour méditatifs, Les dindons transis défilent gravement, tels de vieux sages.*

*Brr . . . quel froid ! Je vois mon souffle; sous mon gros bonnet fourré Mes
oreilles sont à l'aise — quant aux coudes, je m'en moque; Tel le doigt qu'un Gitan
passe par les murs de sa bicoque En filet de pêche, ils savent si le gel s'est tempéré.*

*Si j'étais souris, ô chance! Car j'aurais fourrure au dos Et je rongerais mes
livres; l'hiver me serait chimère, Me paraîtraient doux et tendres tels morceaux du bon
Homère, Mon trou, un palais superbe — mon épouse, un saint tableau !*

*Au plafond, sur les murs ternes, pleins de toiles d'araignée, Grouillent les
punaises rousses; c'est vraiment charmant à voir! Ma paillasse leur répugne; nul butin
pour leur suçoir Dans ma pauvre peau exsangue! Toutes là, bien alignées,*

Les voici qui se promènent. L'assemblée est délicieuse!

Celle-là, c'est une vieille, compassée et sans excès,

L'autre un damoiseau . . . tout flamme . . . saurait-il parler français?

À l'écart, fuyant la foule, une enfant s'en va, rêveuse.

*Et j'ai froid. . . Tiens ! Cette puce qui hésite sur ma main, Vite, attrapons-la. . .
Mais fichtre! Qu'elle vive, pauvre bête! Une femme eût à ma place lestement troublé la
fête, Mais pour moi — ça m'indiffère — qu'elle passe son chemin . . .*

*Et, blasé, le chat ronronne, près du poêle. Viens, matou, Seul ami, unique
horloge! S'il était au monde un fief Réservé aux chats, je jure que je t'en ferais le chef
— Du pouvoir de la fortune tu saurais au moins le goût!*

*Que peut-il penser, ce drôle qui ronronne sans arrêt ? Quel plaisants projets
animent sa chattesque fantaisie? Lui a-t-on, de blanc fourrée, offert un cœur qui
s'extasie? Aurait-il, dans un coin d'ombre, quelque rendez-vous secret?*

*N'y eût-il que chats au monde, barde eusse-je été? Oh! oui: Un Garrick
miauleur, tragique, déclamant des miaous superbes. Chasseur de souris agile,
dormeur au soleil sur l'herbe. Puis rimant sur les gouttières, nouveau Heine, dans la
nuit.*

*Si j'étais chat philosophe, ah! mes sens seraient à bout! Je tiendrais des
conférences, défendrais les grandes causes, Enseignant aux âmes jeunes, aux donzelles
à la pose Que le monde n'est qu'un rêve — piètre rêve! — de matou.*

*Ou encore, servant d'un temple consacré à l'Être qui Engendra la gent féline, la
faisant à sa semblance, Je dirais à voix terrible: « Chats, ô chats! Deuil et souffrance
A celui qui d'observer le ramadan point ne s'enquit!*

Quelques-uns doutent des tables de la Loi, les infidèles,

*De la sur-intelligence, l'au-delà de la nature,
 Et du peuple chat ils vantent l'évolution future!
 Mécraéants! N'ont-ils point crainte de l'enfer aux pipistrelles?
 Anathema sit I Que crachent à leur vue et chats et chattes. Doutez-vous de la
 sagesse qu'à votre être II sut donner ? O ingrats ! Il vous dispense ce qu'il faut pour
 ronronner Et griffer — faut-il encore Le tâter du bout des pattes ? »
 Aïe! Sur le goulot la mèche va mourir, tout affaissée!
 Va, mon vieux, dormir tranquille, ne vois-tu point qu'il fait nuit?
 Révons d'or, de privilèges: toi sur l'âtre, moi au lit.
 — S'il se pouvait que je dorme!—Oh! repos de la pensée,
 Sommeil, couvre tout mon être de silence et d'harmonie.
 Viens, sommeil ou mort, approche!— Tous les deux me sont fortune.
 Que je vive et m'accompagnent les matous, les poux, la lune,
 Ou bien non — quelle importance? Toi, misère — poésie!*

Mais ce soir-là Dionis était de bonne humeur, sans bien savoir pourquoi. À la lueur du bout de chandelle planté dans le goulot de la bouteille et dont la flamme rougeoyait, comme blessée, il ouvrit un vieux livre relié en cuir et tout miteux, qui traitait du zodiaque. Dionis était un athée superstitieux — une espèce très répandue. Les initiales du bouquin étaient bizarrement dessinées, à l'encre rouge: c'étaient des caractères slaves, d'aspect religieux, contournés, fantastiques. Un livre d'astrologie, probablement de source byzantine, fondé sur le système géoconcentrique selon lequel la terre est le centre de l'architecture universelle et l'homme, la créature pour le plaisir de laquelle Dieu aurait façonné le monde. Le titre comportait aussi une formule latine: *Architecturae cosmicae sive astronomiae geocentricae compendium* — «Exposé de l'ordre divin de l'univers, où l'on voit que toutes choses ont été fondées par la bonté de Dieu au bénéfice de la terre

— traduit du grec en roumain et complété par l'influence des signes du zodiaque sur la vie humaine.» Et une dédicace: «À Celui dont l'être n'a point de bornes, au Créateur admirable par l'ouvrage de ses mains, gloire et louange éternelles. » Les planches étaient couvertes de dessins représentant un système universel de fantaisie; en marge, les portraits de Platon, de Pythagore et quelques sentences grecques. Deux triangles entrecroisés s'entouraient d'une devise: *Director caeli vigilat noctesque diesque, qui sistit fixas horae terrigenae*. Constellations dessinées en rouge, calculs géométriques fondés sur un système figuré et mystique — puis des interprétations de rêves—par ordre alphabétique — enfin un livre auquel rien ne manquait pour enflammer un esprit superstitieux, bien préparé à une nourriture de ce genre. Le recueil s'achevait par une gravure représentant saint Georges terrassant le dragon — de toute évidence, un symbole de la vérité triomphant de l'ignorance. Les ors de la reliure s'étant effacés par endroits et brillant à d'autres, le cuir en semblait tout pailleté. Accoudé, le tête entre ses mains, notre héros déchiffra ce texte obscur avec un intérêt extrême, jusqu'à ce que le bout de la chandelle à l'agonie se mit à fumer, puis s'éteignit. Dionis approcha sa chaise de la fenêtre, qu'il ouvrit, et à la faible lueur de la lune, il tourna page après page en étudiant les étranges constellations. Sur une page, il découvrit une quantité de cercles qui s'entreche-vêtraient, si nombreux qu'on aurait dit un peloton de fil rouge, ou encore une toile d'araignée tracée avec du sang. Puis il leva les yeux et les arrêta, rêveur, sur le calme visage de la lune: pure et sereine, elle glissait sur un ciel limpide, profond, transparent, à travers des nuages d'une fluidité argentée,

parmi de larges étoiles en or fondu. Il semblait qu'il y eût au-dessus mille cieux encore, leur présence secrète transparaisait dans l'abîme bleuté ... « Qui sait, pensa Dionis, ce livre renferme peut-être un moyen de me transposer au plus profond de l'âme, dans des univers qui prendraient réellement forme à mon gré, dans des espaces d'un bleu lumineux, étincelant et fluide. »

Devant le logis de Dionis s'élevait une imposante maison aux murs blancs. D'une fenêtre ouverte à l'étage, il entendit vibrer dans l'air nocturne les tendres sonorités d'un piano et une voix de jeune fille, un peu hésitante, qui fredonnait une mélodie légère, comme parfumée, invraisemblable. Pour mieux rêver, il ferma les yeux. Surgirent alors un long désert aride, couvert de sables hostiles comme la sécheresse même et au-dessus, le scintillement d'une lune inquiétante et livide, pareille au visage d'une enfant agonisante . . . Minuit. Le désert se tait, l'air est mort ; l'haleine de Dionis est vivante, son regard seul existe pour distinguer, tout en haut du ciel, agenouillé sur un nuage brillant, un ange clair, aux mains jointes pour une prière profonde, virginale, divine. Il entrouvrit les yeux et vit par l'embrasure d'une fenêtre ouverte, au milieu d'un salon élégant, une jeune fille en simple robe claire dont les doigts délicats faisaient frissonner les touches d'un piano ; aux sons légers qu'elle en tirait, elle ajoutait ceux, ravissants, d'une voix veloutée et suave. Shakespeare, le divin Anglais, semblant avoir créé sur terre, par la force de son génie, un être sélénaire, une seconde Ophélie. Dionis referma les yeux et les tint ainsi pour retrouver son effrayant désert; la blanche demeure se confondit alors avec le nuage d'argent, la jeune fille avec l'ange à genoux. Puis, serrant volontairement, violemment, les paupières, il noya son rêve dans le noir — il cessa de voir et entendit s'éloigner, comme un souvenir déjà ancien, la candide prière . . . La musique avait cessé depuis longtemps et cependant il continuait, entièrement abandonné à ses impressions, de tenir ses jeux résolument fermés. Lorsqu'il s'éveilla de sa rêverie, une autre fenêtre s'était ouverte à l'étage supérieur, on avait éteint la lumière du salon dont les vitres scintillaient gaiement au clair de lune. L'air d'été était doux, les rayons argentés, pénétrant dans la chambre, frappaient en plein le blanc visage de Dionis et emplissaient son cœur d'une indicible mélancolie. « Oui, répéta-t-il à mi-voix en retrouvant son idée fixe, tout l'univers est sous notre front — cet immense désert — et pourquoi seulement l'espace, pourquoi pas aussi le temps, le passé. » Son regard revint à l'entrelacs de lignes rouges — et les lignes commencèrent à se mouvoir. Il posa son doigt sur leur centre — une véritable volupté spirituelle s'empara de lui — il crut d'abord entendre chuchoter ces vieillards qui, au temps des rudes hivers de son enfance, le prenaient sur leurs genoux pour lui conter de merveilleuses histoires de fées vêtues d'or et de lumière coulant des jours limpides dans leurs palais de cristal — oui, c'était hier, hier encore, que plongeant ses doigts dans les longues barbes blanches, il écoutait ces vieillards et leur paisible langage, leurs voix basses, tout ce savoir ancien, ces nouvelles qui lui parvenaient à travers tant de générations ... Il n'en doutait plus . . . une main invisible l'entraînait vers le passé. Il voyait surgir des voïévodes en habits chamarrés, en pelisses de martre — il les écoutait parler, assis sur leur trônes, dans leurs vieux palais, il contemplant le Divan des Anciens, le peuple très-chrétien, plein d'enthousiasme, ondoyant comme la houle dans le cour seigneuriale — mais tout cela était encore confus.

Les courbes du dessin astrologique s'agitaient violemment, vrais serpents de braise. De plus en plus énorme devenait la toile d'araignée. « Où veux-tu que nous nous arrêtons? » dit une voix qui montait distinctement du centre enflammé de la page. «

Au temps d'Alexandre le Bon ! » murmura-t-il avec effort, d'une voix oppressée, car la joie, la stupéfaction lui coupaient le souffle... et peu à peu l'entrelacs rouge s'espaça, devint diaphane et se changea en un ciel doré par le soleil couchant. Il se trouvait allongé dans un pré qu'on venait de faucher; les meules embaumaient, tout là-haut le ciel du couchant était d'un bleu limpide, profond, des nuages de braise et d'or y poussaient leurs armées, les collines ployaient sous leurs faix pourpre; des oiseaux dans l'air, le miroir des rivières rosés, le timbre vibrant d'une cloche dont l'appel pour les vêpres emplissait le soir, et lui? Lui, quels vêtements étrangers! Un froc de drap noir, la haute calotte cylindrique des moines orthodoxes . . . dans sa main, le livre d'astrologie. Que tout cela lui semblait familier! Il n'était plus lui-même. C'était si naturel de s'être réveillé dans ce monde ... Il se souvenait parfaitement d'être venu dans ce pré, de s'être endormi en lisant. La chambre obscure, l'existence passée d'un certain Dionis, que c'était curieux ... il avait dû rêver ! « Ah, se dit-il — ce doit être mon livre qui m'a joué ce tour; après l'avoir lu, j'aurai vu en rêve ces choses extraordinaires. Quel monde étrange, quels gens inconnus, quelle langue, la nôtre dirait-on, et pourtant différente, presque étrangère . . . >> Bizarre, vraiment ! Dan, le moine, s'était rêvé laïc sous le nom de Dionis. . . . dans une autre époque, aurait-on dit, parmi d'autres hommes . . . Bizarre ! « Ah, maître Ruben, dit-il en souriant, c'est vrai que votre livre est merveilleux ! ... pourvu que ma raison tienne bon ; car cette fois je sens bien, moi, le moine, que l'âme voyage d'un siècle à l'autre; c'est la même âme, à cela près que la mort efface en elle le souvenir de ce qui déjà vécu. »

« Oui, vous dites très justement, maître Ruben, que les Égyptiens avaient raison de croire à la métempsychose. Vous dites vrai en affirmant que notre âme renferme en elle le temps et l'espace infinis, et que seuls nous manque une baguette magique pour nous transporter à notre gré à n'importe lequel de leurs points. Je vis sous le règne du voïévode Alexandre, et une main invisible vient de m'entraîner vers des temps sans doute enfouis dans l'avenir de mon âme. Combien d'êtres humains sont-ils enfermés dans un seul? Autant que d'étoiles dans une goutte de rosée, sous le ciel pur de la nuit. Et si l'on agrandissait cette goutte pour y voir jusqu'au fond, on y retrouverait les milliers d'étoiles du ciel — chacune un monde, avec ses pays et ses peuples, chacune portant l'empreinte de ses longs siècles d'histoire — un univers dans une goutte éphémère. Il est vraiment profond, ce Juif ! » conclut-il à part soi au sujet de Ruben le clerc.

Il se leva, son vieux bouquin à la main, de l'herbe où il était couché. À l'horizon, des montagnes au front couronné de forêts; à leurs pieds, dans les vallées, l'écume blanche des ruisseaux. De gros nuages ronds, comme gonflés d'orages, passaient sur un ciel intensément bleu ; à travers eux, les montagnes découpaient en désordre leurs précipices et leurs arêtes rocheuses ; des pics sombres, aux cassures soudaines, trouaient ça et là le brouillard et sur une crête, face au soleil déclinant se dressait, solitaire, un sapin foudroyé. Quand les nuages recouvrirent le soleil, ils en devinrent rouges et violacés, ourlés d'or par la lumière qu'ils cachaient. Car ils enfouissaient la lumière du souverain céleste sous leur entassement de hautes voûtes, de cryptes profondes superposées et n'en laissaient que parfois, dans un déchirement, s'échapper comme des lacs de pourpre parmi leurs sombres ruines. Puis, lentement, ils s'effritèrent en un moutonnement grisâtre; le soleil descendait au-dessus du sapin isolé, pareil à un front rayonnant et y ressembla, un instant, à un nid de rubis; caché par le tronc épais, il raya de rosé le flanc pierreux des montagnes, enflamma les tisons argentés sur leurs

crêtes puis finit par s'abîmer entièrement derrière le mont immobile, noir et haut, qui dessinait sur l'air bleu son contour cramoisi. Maintenant la nuit tombe sans hâte; de larges étoiles sourdent parmi les moissons azurées du ciel, frissonnant tendrement dans l'air limpide et l'harmonie des champs pénètre le soir de ses milliers de voix, toutes diverses, toutes s'ajoutant à la suave, à la somnolente volupté du clair de lune. (...)

En français par Annie Bientoiu